



HAL
open science

Les plantes au travail. Repenser l'activité végétale pour des nourritures durables

Sylvie Pouteau, Aurelie Javelle, Romain Melot, Sébastien Mouret, Nicole Pignier, Florence F. Pinton, Jocelyne Porcher

► To cite this version:

Sylvie Pouteau, Aurelie Javelle, Romain Melot, Sébastien Mouret, Nicole Pignier, et al.. Les plantes au travail. Repenser l'activité végétale pour des nourritures durables. INRAE ; AgroParisTech; Université Paris-Saclay; Institut Agro Montpellier; Université de Limoges; Fondation Daniel et Nina Carasso. 2023, 11 p. hal-04123500

HAL Id: hal-04123500

<https://hal.inrae.fr/hal-04123500v1>

Submitted on 9 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

"Les plantes au travail. Repenser l'activité végétale pour des nourritures durables"

Sylvie Pouteau¹, Aurélie Javelle, Romain Melot,
Sébastien Mouret, Nicole Pignier, Florence Pinton,
Jocelyne Porcher



© INRAE, Sylvie Pouteau

PLANT COOP LAB

Le projet PlantCoopLab

Le projet PlantCoopLab interroge les relations qualitatives avec les plantes, dans un contexte agronomique où elles sont habituellement ignorées. Ses objectifs sont de positionner les **enjeux relationnels du travail avec les plantes**, pour la transition écologique vers des nourritures durables. Sa démarche s'inscrit dans la perspective des Humanités Environnementales selon une optique interdisciplinaire et participative. En 2021, l'inauguration du séminaire de recherche PlantCoopLab s'est traduite par une première note de synthèse consacrée à l'extension du travail au-delà des êtres humains. Pour la deuxième édition en 2022 (16-17 mai), une rencontre s'est déroulée en présentiel sur le site de la **ferme de Sainte Marthe** (Millançay). Au cours de deux journées d'étude structurées en ateliers thématiques, une trentaine de participants chercheurs et praticiens ont été invités à faire émerger une vision de ce que « font » les plantes dans le champ du travail. Notre objectif était de mettre à profit la dynamique du lieu depuis 50 ans consacré à l'agroécologie paysanne et à sa transmission et d'explorer en commun de **nouveaux énoncés du changement intégrant la cause végétale**.

¹ Contact PlantCoopLab : sylvie.pouteau@inrae.fr

©INRAE, Sylvie Pouteau



● Introduction, se mettre au travail avec les plantes

Après nous être interrogés en 2021 sur ce que recouvre la notion de travail lorsque nous tentons d'élargir ses frontières au-delà des êtres humains, notamment en direction des animaux mais aussi des autres êtres vivants dont les plantes, notre parti a été en 2022 de nous concentrer sur l'activité végétale et notre participation à cette activité pour la production de nourritures. Les circonstances du lieu où se sont déroulées les journées PlantCoopLab avec l'annonce de la création imminente d'une Université Paysanne de Sologne (voir encart) invitait à rappeler quelques dates qui ont ponctué l'historique d'une considération des plantes. Parmi les dates anniversaires, on peut rappeler les (presque) 50 ans de « La vie secrète des plantes », best-seller paru en 1975 et remis au goût du jour grâce à la parution récente de nombreux ouvrages sur la sensibilité et l'intelligence des plantes. Ce sont aussi les 30 ans de l'introduction d'un article stipulant le respect de la dignité des créatures animales et végétales dans la Constitution fédérale suisse en 1992, et même les 40 ans de la première version en allemand de cet article, apparue dans la Constitution du canton d'Aargau en 1980. On peut noter que la première mise en débat de cette mention pour les plantes dans des colloques internationaux date de seulement 20 ans (2001, 2002). Enfin plus modestement, ce sont aussi à peu près les 10 ans de séminaires transdisciplinaires organisés par l'association Université du Vivant sur la relation homme-plante (2009, 2011), avec des composantes proches de nos questions actuelles.

Après ce bref rappel, il nous faut cependant constater que, en dépit de la fascination qu'exercent les plantes sur nous, dans le contexte des activités productives leur statut reste indifférencié, ce qui manifeste une certaine atonie à leur égard. Le paradoxe de la culture occidentale est d'avoir à la fois étendu les connaissances sur les plantes et d'avoir simultanément créé des zones aveugles livrées à la seule rationalité du profit économique. Dans ce contexte, demander

si les plantes travaillent est d'abord conçu comme une ruse, un stratagème pour nous interpeller, nous forcer à renouveler nos narratifs. Pour répondre à la nécessité de reticoter nos visions, nous avons continué d'adopter un dispositif d'interrogation qui repose sur trois axes méthodologiques.

- L'interdisciplinarité. Elle est constitutive de notre équipe de projet en sciences humaines (anthropologie, ethnographie, philosophie, sémiotique, sociologie) et a été élargie à d'autres disciplines dans le cadre de ces journées (agronomie, écophysiologie, histoire, médecine, zootechnie).

- La transdisciplinarité. Elle est au cœur de la conception du projet PlantCoopLab et a comme objectif d'inclure des praticiens dans des séminaires et ateliers-débats, dans le cas de ces journées des maraîchers, artisans-semenciers, paysan-herboriste, paysagiste-biodynamiste et praticien de l'eau, artiste, ingénieur acoustique.

- Le rapport à l'expérience concrète. Il met l'accent sur les phénomènes rencontrés dans la pratique professionnelle, que celle-ci se situe dans le contexte de la recherche ou des activités productives, plutôt que sur des objets issus de théorisation (par exemple les « gènes » qui rendent compte d'un ensemble de phénomènes, mais en eux-mêmes ne coïncident pas avec une réalité délimitée).

D'un point de vue pratique, nous avons constaté qu'il était difficile de mobiliser des praticiens sur deux jours entiers en pleine saison des cultures. La construction du groupe réuni a donc privilégié le critère de proximité par rapport aux spécificités du lieu de Sainte Marthe, soit géographiquement (région Centre Val de Loire pour limiter les déplacements), soit professionnellement, ou encore thématiquement par rapport aux questions posées dans ces journées. Plusieurs motivations sont entrées en ligne de compte, plus ou moins chevauchantes et diversement représentées : la participation à la dynamique de création de l'Université

Paysanne (environ la moitié du groupe), la localisation de l'activité de travail in situ (environ 6 personnes), l'activité du Conservatoire de semences de variétés anciennes de Sainte Marthe (environ 10 personnes), la relation sensible avec les plantes (environ 6 personnes). L'implication dans une activité de transmission ou de formation était partagée par la plupart des participants, qu'ils soient chercheurs ou praticiens. De ce fait, presque tous étaient familiers de situations où se rencontrent la diversité et les échanges d'idées. Une motivation supplémentaire était donc de pouvoir exprimer une expérience acquise dans la durée, avec la conscience aussi de détenir une parole qui compte et de pouvoir bénéficier des apports des autres pour faire évoluer des contenus de formation.

Bien que tous les participants n'aient pas (encore) cette expérience de la transmission et de la formation, le fait que la majorité la pratique créait une dynamique de groupe pouvant donner l'impression d'une certaine homogénéité des visions. Il est indéniable que la majorité de ces visions se rejoignaient sur une orientation agroécologique et la recherche d'une autonomie paysanne. Mais c'est tout autant la capacité à l'échange dans une dynamique de groupe qui créait l'unité par une mise en écho. Cette disposition distingue méthodologiquement un dispositif d'interrogation participatif au sein d'un groupe transdisciplinaire d'un dispositif d'entretiens individuels, auquel il ne se substitue pas. Il l'enrichit par l'induction d'une intersubjectivité et l'assimilation en continu de la parole des autres dans sa propre parole. Au fil de quatre sessions en atelier, nous avons ainsi pu constater l'ajustement progressif des interventions en écho les unes aux autres, sans perdre les particularités et parfois les polarités.

Le programme était structuré autour des quatre sessions en atelier d'une durée de deux heures chacune, qui ont été intégralement enregistrées et retranscrites. Pour chacune, la discussion a été introduite par deux animateurs du PlantCoopLab afin de cibler à chaque fois un aspect spécifique du thème des journées de séminaire. Les échanges qui ont suivi ont parfois touché aux questions des autres ateliers. Pour la clarté de la synthèse, nous avons tenté de démêler ces croisements afin d'une part de conserver l'unité de chaque thème, et d'autre part d'en tirer les lignes transversales pour une conclusion générale. Chaque session en atelier accordait aussi un temps de parole plus long, à mi-parcours à l'un des praticiens, et en fin de séance au binôme chercheur-praticien qui avait mission d'être témoins rapporteurs des échanges au cours de la session. Cette synthèse tient compte aussi de ces apports. En alternance avec les quatre sessions en atelier, le programme comportait deux temps d'expérimentation phénoménologique des activités végétales. L'un était une introduction à l'éco-sophrologie (voir encart) et l'autre une démonstration des dynamiques de l'eau et du végétal (voir encart). Enfin, un temps dédié à la visite du Conservatoire de semences anciennes et des espaces de culture (voir encart ci-dessus) ainsi que les repas pris à la ferme ont offert des espaces d'échange plus informels, lesquels n'ont évidemment pu être retranscrits.

LE TEMPS DE LA VISITE

Avec Philippe Desbrosses, administrateur

– Isabelle Poirette, responsable du conservatoire de semences

– Yohan Catenne, formateur jardinier paysager et agroforesterie

« La ferme de Sainte Marthe, 50 ans de transmission des semences et des savoirs »

La ferme solognote de Sainte Marthe est depuis 50 ans au service de l'agriculture biologique paysanne et concentre son activité sur la transmission indispensable aux relations humains-plantes. Plus de 1800 variétés anciennes et locales sont régulièrement multipliées et revendues sous formes de graines et de plants. La salle d'exposition et de vente invite le public à s'attarder devant cet héritage inestimable de chefs d'œuvres élaborés en commun avec les plantes au fil des générations de paysans. Les jardins se divisent en parcelles de multiplication et de micro-parcelles disposées en mandala pour la pratique des stagiaires (plus de 200 par an jusqu'à la covid). Jusqu'à vingt praticiens formateurs interviennent dans les formations qui sont principalement dédiées au maraîchage et la production de semences et visent à perpétuer le geste multimillénaire qui rapproche les plantes du travail humain. La visite se termine sur le jardin des bonzaïs créé par Yohan Catenne, non loin d'une nouvelle génération de trognons et d'osiers pour la vannerie. Modestement, ces activités agroforestières souvent déconsidérées rappellent que travailler avec les plantes, c'est aussi tailler, couper, cueillir. Emblématique du travail paysan, avec tout son arsenal d'outils divers et d'objets reconvertis l'atelier se fait l'écho de tous ces gestes qui font passer la trame des humains aux plantes et réciproquement.

• Atelier 1 Les plantes agricoles sont-elles « quelqu'un » ou « quelque chose » ?

Quel statut accordons-nous aux plantes ? L'alternative « quelqu'un ou quelque chose » n'appelle pas une réponse catégorique. Au contraire, elle nous invite à considérer notre ambivalence face à des êtres qui nous sont à la fois familiers et étrangers. Une partie de l'ambivalence vient de nous, de notre disponibilité à percevoir, de nos choix techniques, du contexte économique de production. Notre attention n'est pas la même lorsque nous sommes occupés à désherber ou à tailler et quand nous prenons le temps de faire le tour des champs ou de nous asseoir pour contempler. De même, notre perception diffère selon que nos pratiques sont plus ou moins mécanisées, plus ou moins contraintes par des normes économiques. Une autre partie de l'ambivalence vient des plantes elles-mêmes, qui occupent une place intermédiaire entre le milieu ambiant,

la terre et les animaux. Bien qu'étant, tout comme ces derniers, des êtres vivants, elles se distinguent par leur silence et leur immobilité, et pourtant elles manifestent le cours changeant des saisons. Elles ont une forme de « présence » qui leur est propre et à laquelle nous devons nous ajuster pour les cultiver. Beaucoup d'expressions communes laissent penser que les plantes ont une « demande » qui s'énonce sous forme de besoins ou d'attentes. S'agit-il d'une simple façon de parler, ou bien de la reconnaissance d'une forme de subjectivité chez les plantes ? Que nous disent ces diverses expressions sur les savoirs et les savoir-faire, sur les gestes et le sens donné aux relations avec les plantes dans le travail ? Quelle relation établir entre la qualité de présence des plantes et l'enjeu de nous nourrir ?

De façon générale, la réponse a été que le « qui » des plantes n'appelle pas de réponse directe. S'est d'abord affirmé un besoin de mettre en vis-à-vis plantes et humains et de faire ressortir l'altérité des plantes par rapport à ce que nous sommes. Cette différenciation situe les plantes dans une cosmologie exprimée en termes de « cosmos » et de « vie », qui souligne la continuité avec l'unité du tout, à la fois globalité et évolution terrestre.

La plante est comme une « révélation » de cette « intégration » globale, décrite comme une « connexion totale » ou une symbiose dans un « exister ensemble », un « écosystème ». Ceci tient notamment à sa verticalité, à la fois ancrée dans la terre, dans un lieu et dans une géographie, et comme aspirée et en suspension dans l'espace plus vaste où elle se déploie. En outre, les êtres végétaux participent aux lois cosmiques en les exprimant dans des rythmes de croissance, d'épanouissement, de dormance, où alternent vie et mort.

Par contraste, nous humains dans nos sociétés technologiques modernes sommes « déconnectés », nous avons perdu quelque chose. Nous vivons à travers le manque et le besoin qui nous conduisent à vouloir extraire « autre chose » par notre travail. Face à la dimension cosmologique des plantes s'exprime une aspiration à dépasser les limites de l'individuation et de l'isolement humains, à retrouver une expérience d'unité avec la base vivante, terrestre, cosmique qui nous fonde et que les cultures autochtones continuent de nourrir. Les termes de relation n'ont ainsi pas manqué tout au long des échanges : « lien », « relier », « interaction », « système », « interconnexion », « communiquer », « échange », « coopération ». Le besoin de relation supposé satisfait pour les plantes traduit notre propre besoin humain de nous relier, qui est à la base de tous nos besoins. Ainsi le besoin reconnu de devoir prendre pour se nourrir invite en retour à une « reconnaissance », laissant penser qu'il y a eu don, celui d'une nourriture qui se donne, même s'il faut l' « arracher ». Sont évoquées aussi les notions de « respect », « responsabilité », « engagement », « attention »,

« affection », « amitié » et « amour ». Toutes viennent qualifier la relation de coopération et suggèrent implicitement qu'il y a quelque chose à respecter. Toutefois, il n'est pas précisé à qui s'adresse la reconnaissance ou le respect – à la plante ou partie de plante récoltée, à la terre, à la vie, au cosmos – tant ces différentes dimensions semblent indissociables pour évoquer le « qui » des plantes.

« Ma relation avec les plantes, c'est une question qui ne se pose pas puisque je baigne dedans, je vis avec et mon travail, c'est le leur et inversement »

Patrick Maliet, maraîcher bio-intensif, agriculture de conservation, formateur, Millançay



©INRAE, Jean Weber

La relation vécue avec les plantes s'élabore à partir d'une diversité de composantes dont une partie se situe en-deçà et au-delà de données quantifiables. Une part importante revient à la perception sensible, qui peut être physique (par ex. sens du toucher), vitale (vibration, énergie) ou plus contemplative, esthétique ou même artistique. S'y ajoute la perception symbolique par des intermédiaires qui peuvent être des rêves, des capteurs, des sons et diverses manières de nous représenter les plantes et de les évoquer. Le recours à l'intuition et l'introspection, une façon de regarder au-dedans, participe de la quête de relation avec la dimension cosmologique des plantes, sans pour autant évacuer le besoin d'objectivation et de connaissance. Cette ambivalence se traduit par une certaine tension entre mobiliser des connaissances universitaires et critiquer simultanément la science qui les produit en isolant et en divisant. Cette façon de faire science semble aller à l'encontre d'une réunification du tout. Elle permet certes de révéler des aspects autrement ignorés, par exemple l'émission de vibrations, le photopériodisme, ou encore la photosynthèse, en contribuant ainsi à éveiller un intérêt renouvelé pour les plantes. Mais elle ne suffit pas à restituer l'expérience d'appartenance à un lieu de vie en phase avec des rythmes cosmiques, qui nécessite d'autres formes de savoir.

« quand j'observe la plante il y a quelque chose qui bouge en moi, qui se crée selon le contexte, et suivant les relations que j'ai avec le milieu à ce moment-là »

Solène Lemichez, ingénieure agronome, INRAE Rennes

En recherchant une mise en continuité des plantes et des humains dans leurs différences ont émergé les prérequis de justesse d'action, à bon escient, d'ajustement, de capacité à juger, de conscience, et finalement d'identité et de liberté de choisir le respect, ou non. Autrement dit les facultés qui placent l'être humain face à une responsabilité éthique individuelle, et non en position d'immersion fusionnelle dans l'unité du tout. Il ressort de cette double aspiration, retrouver l'unité du tout cosmique ou vitale, et utiliser son libre

arbitre avec justesse, une certaine tension et un besoin d'affirmation et de détermination fortes. Ce ne sont pas des choix de confort, même s'ils font sens, dans la mesure où ils exigent des prises de position critique, notamment à l'égard de l'agriculture industrielle et des rapports de domination. Pour interagir avec justesse, pour ajuster – transformer, modifier, construire, créer – encore faut-il avoir une juste appréciation de ce qui est à respecter ; ceci, quelles que soient nos croyances, nos clés de lecture, nos sensibilités, nos compétences, nos expériences.

L'immersion cosmologique des plantes est la contrepartie d'une vie fixée qui connaît donc aussi une forme de limitation impliquant des besoins. Les plantes ont besoin de s'exprimer et de s'épanouir dans un lieu où elles sont pleinement intégrées. Elles ont aussi besoin de « s'accomplir » en nourrissant et en faisant ainsi l'objet d'une reconnaissance. La relation avec les plantes se joue essentiellement à l'articulation de la vie et la mort. Elle se termine par une absence, celle d'une présence de quelque chose « qui était là » auparavant, et qui se révèle en s'absentant. Le travail avec les plantes nourricières, notamment dans le maraîchage, est l'activité d'ajustement entre ces deux termes : présence/absence, vie/mort. Ce qui fait dire à l'un des praticiens : « là on touche au sacré, à ce qui nous dépasse ». Mais par les semences, les plantes ne meurent jamais vraiment, souligne un autre praticien. Par leur intermédiaire, une forme de collaboration s'établit avec les plantes. Ce sont elles qui scellent réellement les communautés humaines autour de la question vitale des nourritures et qui devraient ainsi aider à repenser la question du « qui » des plantes dans une perspective d'écologisation nourricière.

LE TEMPS DE L'EXPÉRIENCE

Avec Aurélie Javelle, ethnologue, sophrologue, SupAgro Montpellier

« Phénoménologie des activités végétales : éco-sophrologie »

L'écosophrologie est une méthode croisant les principes de la sophrologie d'origine caycédienne et les enjeux de la transition agroécologique envisagés sous l'angle de l'anthropologie de l'environnement. En effet, la transition dépend de dimensions techniques, mais aussi de dimensions culturelles concernant nos rapports à la nature. Accepter de faire « avec » les éléments demande de sortir d'une posture de contrôle unilatéral sur le vivant. Or, un tel changement de posture doit s'apprendre en (re)découvrant les éléments de nature avec un regard neuf et grâce à une approche incorporée et non pas uniquement intellectuelle. C'est ce travail que propose l'écosophrologie. L'atelier d'expérimentation a porté sur la redécouverte de graines proposées dans la très riche grainothèque de la ferme de Sainte Marthe. Des rencontres originales entre humains et graines ont ainsi pu avoir lieu !

• Atelier 2

Les plantes agricoles « collaborent »-elles avec nous ?

La question de la collaboration au travail est une question politique. Elle a permis de complètement repenser les relations de travail avec des animaux d'élevage, plus largement avec les animaux domestiques. Ces relations de travail avec les animaux ne relèvent pas uniquement de « rapports de production » de nourritures, fondés sur une rationalité technique et économique. C'est aussi « être en relation », donc vivre ensemble. Ici, le travail se révèle être une « interface » entre le monde des humains et celui des animaux, où se forme une « relation intersubjective ». C'est un espace de partage d'affects, de règles et de sens entre humains et animaux : ils souffrent

et communiquent ensemble, donc « travaillent ensemble ». Cette conception de la collaboration au travail comme espace intersubjectif est un des principaux apports de la sociologie du travail animal initiée par Jocelyne Porcher, et développée par Animal's Lab. Qu'en est-il du travail avec les plantes agricoles ? Comme pour le travail avec les animaux domestiques, ce n'est pas seulement produire. Mais est-ce aussi travailler « ensemble » ? Est-ce construire une interface fondée sur une intersubjectivité ? Est-ce qu'on travaille réellement « avec » elles ? Et est-ce qu'elles travaillent avec nous ? Autrement-dit : est-ce qu'elles mobilisent une forme de subjectivité pour réaliser des tâches ? Et à quelles conditions ? L'idée de collaboration est-elle appropriée pour comprendre les relations de travail avec les plantes ? Ou est-ce une transposition qui saisit mal les « connexions » réelles entre humains et plantes au travail ?

Les interrogations et propositions issues de la sociologie du travail animal, pour comprendre les relations de travail avec les plantes, ont fait l'objet de vives discussions faisant ressortir des réserves et des critiques. D'abord, cette approche a été associée à une « pensée agronomique ». L'agronomie réduit trop souvent la complexité des relations écologiques (par ex. la mycorhize), contrairement aux savoirs des paysans qui reposent sur l'observation des plantes dans leur « milieu ». Pour éviter cet écueil, il faudrait re-contextualiser la production de connaissances : partir de l'expérience des paysans avec les plantes, et non de concepts – la « collaboration », le « travailler » – qui ont été pensés par et pour les relations de travail entre humains et animaux, plus généralement entre humains. Ensuite, il faudrait laisser de côté des catégories zoomorphiques et anthropomorphiques qui ont trait au travail animal et au travail humain. Elles présupposent une intériorité des plantes – « l'intentionnalité », la « volonté » – qui ne fait pas écho à l'expérience du travail avec les plantes et aux savoirs des paysans, même si la notion d'intentionnalité n'a pas été totalement écartée au cours des échanges.

Par ailleurs, l'idée de travail a été perçue négativement en tant que « servitude », « exploitation ». Elle ne correspond pas à l'expérience vécue du travail avec les plantes. L'idée que le travail est ce qui permet de se construire, s'épanouir n'a pas fait écho. Les critiques ont porté sur une vision englobante, voire totalisante, du travail portée par la sociologie du travail animal. Dans nos rapports avec les plantes, comme avec les animaux, tout serait du « travail ». Il n'y aurait pas de « hors travail ». De plus, le temps du « travail » est perçu comme celui de l'effort, la contrainte, l'attention, contrairement au « hors travail » qui est celui de la « respiration », du relâchement, d'une « sensibilité » autre que celle à l'œuvre dans le travail :

« On ne peut pas être paysan, si on n'est pas paysan continument. Et dans ce travail continu j'ai besoin de respiration, d'harmonie, de sensibilité. De quelque chose qui justifie le fait que toute ma vie soit ce travail. Et j'ai des poules de réforme, ce n'est pas pour produire. J'ai des ânes dans mes prés, ce n'est pas pour produire, c'est pour améliorer la biodiversité [...] Je suis entouré d'un ensemble d'actions qui sont consubstantielles de mon activité de paysan, et qui ne sont pas productivistes, qui ne sont pas du travail »

Laurent Pasteur, paysan-herboriste, apiculteur, Haute Vienne

Quelles sont alors les spécificités de la relation de travail avec les plantes ? Les participants ont évoqué leur dualité : ils les considèrent à la fois comme des objets et des sujets, des moyens et des fins. Travailler avec les plantes n'exclut pas la contrainte et la production, mais les intègre dans une « coopération » avec des « plantes compagnes ». Elle demande des qualités spécifiques : « l'écoute », « l'attention », « l'accueil de propositions » des plantes. On peut ainsi « faire des choix sur des contraintes de production » tout en laissant des collaborations s'exprimer entre la « végétation spontanée » et les plantes cultivées.

« J'essaie de guider plutôt que de plier [...] J'ai un programme de planification pour démarrer, mais je m'ajuste en fonction de ce qui va réellement pousser, pas en fonction de mes propres désirs. C'est un ensemble de choses qui me servent de guide »

Philippe Grillas, maraîcher bio, Dordogne

La relation est ici un ajustement reposant sur l'incertitude et le caractère imprévisible du vivant, que le praticien se doit d'accepter. La sélection des semences a été évoquée à plusieurs reprises pour souligner l'idée d'une « liberté créative » ou encore de « stratégies » du monde végétal, face auxquelles le paysan serait dans une position d'apprentissage permanent. Plus largement, elle est aussi pensée dans une dimension générationnelle entre humains, et avec les plantes. C'est une forme de coévolution inter-espèces. La coopération au travail avec les plantes est également décrite à travers l'expression d'un sentiment de gratitude, lui-même pensé dans un rapport de dons inter-espèces entre humains et plantes. C'est remercier les plantes pour leur travail et pour ce qu'elles donnent (la nourriture, la vie, le plaisir).

Enfin, les échanges ont porté sur la place de la « sensibilité » dans le travail avec les plantes. Celle-ci est absente, ou du moins occultée, dans les connaissances agronomiques sur les plantes et pratiques culturelles. Mais elle n'est pas pour autant un critère de distinction entre « paysans » et « agriculteurs ». Si l'affectivité est centrale dans le travail des « paysans » avec les plantes, cela ne veut pas dire qu'elle est absente des relations des « agriculteurs » avec les plantes :

« Ils ont quand même un réel amour pour le travail qu'ils font et pour leurs champs. C'est quelque chose qui est viscéral chez les agriculteurs. Même si le côté pression des résultats, est un peu décalé avec le côté sentir ses plantes, je pense qu'il est quand même là »

Fabien Tournan, designer, formateur agriculture régénérative, Essonne



©INRAE, Michel Meuret

Les attachements des praticiens aux plantes varient en fonction des espèces. Même si les critères d'affinité et de proximité avec les plantes n'ont pas été explicités, il semble que la dimension temporelle et biologique joue un rôle important. Ainsi, la différence a été soulignée entre espèces annuelles et pluriannuelles, comme les arbres avec lesquels les relations peuvent se singulariser et être marquées par un attachement renforcé. Enfin, un paradoxe a marqué les échanges : d'un côté l'insistance sur l'altérité radicale des plantes, qui ne peuvent être réduites à des attentes fonctionnelles ni à des critères anthropomorphiques ; et de l'autre la notion d'affinité, qui suppose une proximité voire une familiarité pour permettre la coopération. Contrairement aux relations avec les animaux, l'affinité n'est pas conçue à partir de l'évidence du semblable ou de l'apparenté. Ici, elle semble poser comme préalable une autre façon d'entrer en relation, capable de reconnaître le variable et changeant.

LE TEMPS DE L'EXPÉRIENCE

Avec Michaël Monziès – créateur de Vasques Vives, ex paysagiste et biodynamiste, Cher

« Phénoménologie des activités végétales : dynamiques de l'eau »

Nos approches conceptuelles des êtres végétaux nous conduisent à ignorer ce qu'ils manifestent de vie. Différemment, la phénoménologie des activités végétales nous invite à adopter une attitude d'enfant pour regarder objectivement les forces aquatiques qui animent les plantes, c'est-à-dire leur donne un souffle, une âme. L'expérience proposée consiste à animer l'eau pour rendre visibles ses phénomènes : des dynamiques tourbillonnaires entre expansion et contraction, accélération et ralentissement, ascendance et descente. Lien entre le ciel et la terre, l'eau se meut entre des polarités selon des rythmes cosmiques. Ces dynamiques inhérentes à sa nature se retrouvent comme une signature fluide dans tous les végétaux, qui sont les êtres vivants les plus riches en eau sur la terre. Par exemple, les plantes se dilatent plus ou moins selon qu'on est le matin ou que le soleil est au zénith et selon les cycles de la lune. Elles sont particulièrement perméables aux influences extérieures. Les animaux et les humains sont eux aussi, bien que de façon plus discrète, animés par ces forces cosmiques, qui règlent leur respiration de façon rythmée par des inversions expansion/contraction. Quand on cultive en biodynamie, on fonde ses gestes sur des analogies avec les lois universelles qui animent le vivant. On tourne ainsi les préparations dans un sens puis dans l'autre pour ouvrir l'eau au cosmos, à la lumière, aux forces de vie en provenance de l'extérieur. On cherche ainsi à s'accorder aux dynamiques cosmiques pour stimuler l'épanouissement des plantes.

• Atelier 3 Les plantes agricoles sont-elles « naturelles » ?

Mettre en avant le caractère agricole de la plante et s'interroger sur sa naturalité peut paraître ambitieux ou même naïf tant les définitions sont sujettes à controverses. Dans le cadre de cet atelier, c'est de la « part sauvage » des plantes et des milieux que nous souhaitons débattre. Ce terme a tendance à être banni en agriculture, puisque par définition, l'origine de l'agriculture est consubstantielle au processus de domestication. Mais les frontières sauvage/domestique ne sont pas si étanches que cela et s'inscrivent dans un gradient de domestication (par exemple entre le parent sauvage, la variété paysanne, l'hybride, la plante génétiquement modifiée). Par ailleurs, les injonctions agroécologiques à l'échelle de l'agrosystème suggèrent qu'il faut redonner une place aux processus écologiques dans l'acte même de production. Or ces phénomènes naturels, qu'ils soient d'ordre biologique, chimique ou physique, nous échappent ou en tout cas se manifestent sans notre intervention. En quoi cette dimension naturelle, que l'être humain ne maîtrise pas, est-elle utile pour développer les systèmes agroécologiques ? Comment se manifeste-elle dans le processus de production végétale ? Est-elle semblable chez toutes les plantes et peut-elle se perdre ? Peut-on « canaliser » les plantes, et cela fait-il sens ?

La mise en débat de ces questions de définitions, de perceptions et d'échelles a révélé un certain consensus quant à la permanence d'une partie sauvage de la plante, avec une tendance à idéaliser ces propriétés, évoquées par les termes de : « capacité », « autonomie », « indépendance », « liberté » et « destinée ». Ces propriétés confèrent à la plante une « intelligence » et une capacité à vivre en « symbiose » avec le milieu vivant dont le sauvage fait partie. Pour certains, les plantes sauvages ne se déploieraient pleinement que dans leur environnement d'origine. Ils ont pu observer qu'elles changent de comportement quand elles quittent leur milieu d'origine : les « exotiques »

vivaces deviennent chez nous annuelles pour répondre au « stress » reçu. Elles ne peuvent plus « se débrouiller toutes seules » et sont incapables de « ré-ensauvagement ». Le sauvage s'opposerait aussi au cultivé par son intelligence : « les plantes intelligentes, celles qui savent soigner ». Certains se demandent si le sauvage correspondrait à ce qui vit en autonomie, à ce qui s'oppose au domestiqué, défini comme un état contrôlé avec des investissements d'énergie pour une obligation de résultats. Enfin, le terme de sauvage pour qualifier la plante n'est pas considéré comme pertinent car justement il est partout, « on n'a pas le choix, tout nous échappe ». De nombreuses illustrations donnent le ton sur cette fausse dichotomie entre sauvage et domestique, comme ces plantes que « l'on garde si elles ne gênent pas [...] [pour] recréer un équilibre dans le déséquilibre qu'on crée ». Ou comme ces plantes qui savent profiter des pratiques de culture et des comportements des humains, qui « profitent de nous aussi » sans que nous les maîtrisions toujours.

« Peut-être que le purement sauvage n'existe pas ou plus, c'est peut-être pas la peine de le poser comme ça »

Hernando Salcedo Fidalgo, médecin colombien, sociologue, chargé de mission ONG



©INRAE, Luc Delaby

Au fil des échanges, une autre opposition est apparue, plus à même de décrire l'expérience vécue. Elle se fonde sur le vivant et la relation humain-plante : le sauvage fait lien avec qui on vit et comment. Le vivant n'oppose pas le sauvage au domestique, c'est la vie qui est importante et la façon dont elle se manifeste et se déploie. Le constat est que le travail est là pour soutenir les forces

de vie. La vie serait ce qui respire, qui vibre, un « épanouissement des forces naturelles des êtres vivants », sachant que le vivant est ce qui met en relation avec les autres êtres vivants. La vie est associée aux « affects », à la « sensibilité », à la « communication », aux « vibrations hautes et bienveillantes ». On retrouve dans les propos deux valeurs du travail contenues dans la relation à la plante. La première renvoie à l'aliénation et l'exploitation de la plante, forme d'assistance négative, oxymore traduisant le fait de transformer la plante en machine à produire et correspondant au « travail mort » de Karl Marx. La seconde évoque une forme d'épanouissement et d'émancipation par les soins apportés et la responsabilité engagée, renvoyant à la vision d'André Gortz. Le projet de civilisation est contre la vie car il oppose sauvage et domestique et cherche à éradiquer le sauvage, en voulant « tout contrôler », « dans l'appauvrissement de ce qui nous fait vivre ». L'inquiétude que les « polarités ne pulsent plus », que l'un des pôles écrase l'autre est très présente dans les discours.

« Le lien avec le sauvage, c'est juste une question d'indépendance. Il y a des plantes qui sont en assistanat [...] par contre dans les plantes sauvages, on retrouve un écosystème »

Fabien Tournan, designer, formateur agriculture régénérative, Essonne

S'est ainsi trouvé mise en avant la tension, inhérente à notre volonté de mettre en culture et de cultiver, entre des pratiques et le souhait d'un « travail vivant ». Ne cherche-t-on pas finalement à domestiquer la plante en lui imposant nos objectifs, en la contrôlant et en la rendant dépendante de nous ? Et comment sortir de cela, car nous avons besoin de nous nourrir et de ne pas rester dans une grande incertitude en termes de production ? Tous s'accordent pour porter attention aux dangers forts de déséquilibre suscités par du « travail mort » qui s'oppose au « travail vivant » et se traduit en terme relationnel par une perte du « potentiel de vie ». Ce qui permet d'échapper à cette « mise en souffrance » de la plante, c'est finalement

plus la qualité de la relation instaurée avec elle au cours de son cycle de vie : « Si on fait avec plaisir, avec amour et pour augmenter ce que la nature nous offre, potentialiser encore plus ce qu'elle nous offre, c'est le côté créateur de l'humain, on devrait être en symbiose avec elle et augmenter ce potentiel infini qu'elle a ». Pour certains, il est aussi important de maintenir du lien entre le lieu et la plante et d'accepter les « imprévus » et les « échappatoires » que peuvent trouver les plantes, de s'y intéresser. Les notions d'« ajustements » et de « coévolution » (laisser s'exprimer les forces, les dualités) sont mises en avant. Il s'agit de « vivre avec » et non pas de contrôler toutes les variables : « si tout n'est pas contrôlé, je suis plus proche de la vie et je comprends mieux ».

Les notions « d'ajustements complémentaires » selon Gaston Bachelard et « d'égard ajusté » selon Baptiste Morizot sont venues faire écho : « où on est plusieurs, on n'est jamais tout seul par rapport à la pyramide du vivant ». L'agroécologie est vue comme un bon exemple de l'association plantes cultivées/écosystème : le potentiel microbiologique est à l'œuvre, les animaux reviennent. Ainsi, la « domestication » au sens d'appivoiser à la fois un milieu et une plante, qui sont les deux échelles en jeu, peut être œuvre de « co-création » et s'inscrire dans une co-évolution, ceci dans la mesure seulement où l'on peut trouver un équilibre, une interaction qui soit bénéfique aux deux parties.

L'UNIVERSITÉ PAYSANNE de SOLOGNE

Avec Philippe Desbrosses : fondateur de l'Université Paysanne, paysan docteur en écologie

« Relier agrécologie paysanne et projet de civilisation »

« Avant que disparaissent les insectes et les animaux, et les plantes et la biodiversité, il faut déjà qu'aient disparu les paysans ». Toute une génération a aspiré à se libérer des chaînes de la terre, créant ainsi « des foules de gens qui ne savent même plus ce qu'ils mangent et qui n'ont plus aucune participation, non seulement à la production de leur nourriture, mais en même temps à l'entretien et au soin de l'environnement dans lequel ils vivent ». La robotique, la génétique et le numérique ne peuvent qu'accroître cette fracture. Relier les deux termes « université » et « paysan », c'est une façon d'inverser les rapports de valeur : être paysan, c'est être porteur de projet pour nourrir l'avenir, c'est être bâtisseur de civilisation grâce au génie de l'empirisme. « Ce sera une université de plein champ : 50 % de travail intellectuel, 50 % de travail manuel ». L'objectif de cette université est pluriel : former de futur-e-s paysan-ne-s et porteur-se-s de projets paysans, offrir un parcours diplômant avec la collaboration de l'Université de Tours, créer un modèle pour essayer en Europe avec l'idée d'un compagnonnage agricole et nourricier, sanctuariser un lieu historique dédié à l'AB sur un domaine de 120 ha, et conserver des races locales et des semences anciennes. L'Université Paysanne est soutenue par plusieurs institutions et fondations françaises et suisses.

• Atelier 4 FORUM POUR NOURRIR L'AVENIR Le soin des plantes peut-il assurer la durabilité de nos nourritures ?

« Nourrir la planète » est depuis des décennies sur l'agenda de la recherche agronomique. D'abord conçue en termes de quantité pour pouvoir répondre à la croissance démographique d'ici à 2050, cette visée est aujourd'hui mise à l'épreuve des enjeux climatiques, énergétiques et sanitaires. La seule course au rendement n'est plus l'unique priorité. Pour « nourrir l'avenir », il est nécessaire d'amorcer une « transition alimentaire ». Le terme alimentation est devenu très technique et technicisé alors que celui de « nourritures » évoque spontanément quelque chose d'incarné, d'intriqué dans nos existences et nos lieux de vie. Le besoin de « nourrir », et non plus seulement alimenter les gens, peut-il être mis en relief par le fait de redonner une visibilité, une sensibilité aux plantes et aux relations que nous entretenons avec elles ? Comment redonner à percevoir le travail qui est fait avec ces plantes, un travail d'ajustement, de mise au service et de soin ? Comment nourrir avec un lien de coopération

véritable avec les plantes ? Certains sols et certaines plantes sont déjà fortement « abîmés », certains biotopes profondément dégradés. Les dégâts sont tels qu'il paraît difficile de ne pas inscrire une « bonne agroécologie » dans une optique de réparation et de régénération. Comment nous ré-inventer dans un nouveau récit pour être catalyseurs de ce changement, nourrir pour se régénérer ?

« Pour revenir à une agriculture qui ne triche pas, il faut revenir à un nombre suffisant de paysans qui entretiennent l'environnement »

Philippe Desbrosses, paysan docteur en écologie, administrateur de la ferme de Sainte Marthe

Au cours des échanges, la question de « nourrir » et « se nourrir » a été reliée aux besoins les plus essentiels, énoncés comme le fait de pouvoir « être », être biologiquement (survivre en « prenant la vie ») et symboliquement (accéder à une « qualité d'être », vivre « en s'ouvrant » à soi et autour de soi). Nourrir met en tension le fait de « donner la vie » et de « la prendre » – « donner la mort ». Cette tension s'exprime

par l'expérience positive de construire et « se construire », par opposition à l'expérience contraire du « déchet » (« jeter », « restes ») et de « l'humiliation » (rabaïsser, discriminer). On ne peut parler de réelle mise à mort des plantes (cf. §1), pourtant, celles-ci incarnent le don de ce qui nous est ontologiquement inaccessible : la « lumière » solaire (via la « photosynthèse ») ; et le don de la matière vivante : ce qui fait à la fois « lieu », « sol vivant » et « nourriture ». Face à l'incontournable confrontation avec la vie et la mort émerge l'idée que « quand on mange, on fait un acte politique ». Manger est une politisation de l'acte de prendre la vie (donc aussi une action écologique) et de donner la mort. Cette idée a conduit à discuter les « interdits alimentaires » comme le « cannibalisme », ainsi que la déconstruction de frontières ontologiques par le « véganisme », la « substitution entre animal et végétal » et « l'agriculture cellulaire ». Avec toute la gravité de cet arrière-plan, la résonance positive des termes nourrir et avenir s'accompagne d'une forte exigence éthique qui s'exprime à travers au moins trois thèmes : i) régénérer pour assurer la « viabilité » et la « vitalité » ; ii) faire modèle en étant porteur d'une « identité » et d'une intégrité ; iii) faire ensemble en « se reliant aux autres » et « au lieu » dans un esprit de communs.



© INRAE, Marie-Christine Lhopital

Régénérer concerne le « soin » de ce qui fait vivre dans la durée, le soin apporté pour que cela ne s'épuise pas et puisse se renouveler. Le soin s'applique autant à « l'évaluation du sol vivant » qu'aux liens vivants avec les autres. Régénérer suppose de se confronter aux « difficultés » et à la « réalité », pour « ne pas rêver » ni faire rêver, ou bâtir des illusions avec des artifices non durables. Soigner signifie « ne pas tricher », être à l'écoute et « au service » dans une forme de gratuité. C'est un « travail altruïste » qui nécessite en retour un « revenu décent pour libérer les producteurs » et soulève la question des « aides publiques », de « l'accès à la terre », de la « libération du foncier » et de sa « sanctuarisation pour une autonomie paysanne ». La viabilité et la vitalité d'un sol « vivant » pose aussi la question de la « place de l'animal » indispensable dans les cycles de fertilité. Elle requiert également une réceptivité « sensible », un sens du « goût » et de la « beauté », une « vibration plus intérieure » et « artistique » qu'il faut aussi régénérer, « éveiller » – à commencer par les enfants et les actions qui ont vocation à la réinsertion sociale. Réinsérer et régénérer, c'est cultiver les expériences positives que sont « le respect, la reconnaissance, l'émerveillement, la joie, l'amour » : « cinq piliers de l'éducation à l'environnement » pour communiquer aux jeunes l'enthousiasme plutôt que l'anxiété.

Faire modèle implique d'être porteur d'expériences qui vont servir d'exemples. C'est aussi cultiver une « qualité d'être » qui construit une « identité », à laquelle on peut dès lors s'identifier, et qui redonne sa « dignité » à ce qui était rabaïssé : la terre, ses plantes et ses paysans ; les « agricultures archaïques » délaissées ; tout ce qui faisait « le génie de l'empirisme ». Pour « être contagieux », il faut d'une part apporter des « clés », des « protocoles », des « modèles » pour « éduquer » et « transmettre » ; et d'autre part construire un « rapport à soi-même », repenser « la place qu'on se donne », « s'ouvrir à d'autres dimensions plus sensibles autour de soi ». Voire aussi rompre avec les « contraintes », « bifurquer », « créer », « inventer », « apporter des com-

pétences non techniques ... sur l'organisationnel, sur la coopération ». En bref, « changer de lunettes » pour sortir du « catastrophisme » et, plutôt que vouloir sauver la planète, « sauver l'humanité ».

Faire ensemble parce que régénérer et faire modèle ne peuvent progresser sans les autres. Il faut rassembler, « fédérer » par une « esthétique qui parle de nous », « se réapproprier des narratifs » qui sont partagés / partageables, faire converger des « connaissances transversales » dans de nouveaux modes d'organisation. Par exemple, une « université de plein champ » comme l'Université Paysanne ou des « réseaux internationaux » qui mettent des projets en synergie en Amérique du Sud. Faire ensemble, créer un sens du commun, une appartenance à une communauté, passe par des liens : des liens concrets au « lieu », au fait d'« habiter » ; des réseaux où « on peut voir les yeux » des consommateurs et des producteurs ; des « chantiers participatifs » dans lesquels on peut « se retourner pour voir le chemin parcouru ensemble » vers un objectif commun ; du « lien social », du « lien artisanal » et de l'« entraide » ; « des collectifs d'achat de terre ». Finalement émerge l'idée d'un « compagnonnage agricole ou nourricier » par lequel ce qui avait été invisibilisé par l'urbanisation – l'acte de donner la vie et la mort – est remis au jour et fait naître la possibilité d'imaginer, de façon participative et engagée, l'avenir de nos nourritures végétales.

« Cette apologie du végétal que vous faites, si elle n'est pas accompagnée de l'animal, il manque quelque chose. Il manque la moitié de la vie... pour nous, pour nous nourrir »

Jocelyne Porcher, sociologue, INRAE Montpellier

La reconstitution des liens qui répartissent le poids de la vulnérabilité inhérente au besoin de se nourrir a permis de faire ressortir un certain nombre de limites :

- Comment sortir d'une agriculture qui triche, et donc d'une économie et d'un foncier qui trichent ? Comment rétablir un principe de réalité en cessant de dissimuler les vraies difficultés et leur comptabilité ?
- L'action collective par des réseaux d'acteurs peut-elle se passer de régulations publiques pour permettre l'accès à la terre et à un revenu décent ?
- L'éducation à l'environnement peut-elle avoir une portée si l'on ne relativise pas l'information abstraite au profit de l'expérience concrète et sensible ?
- La transformation des comportements vis-à-vis des nourritures peut-elle progresser sans développer une ouverture aux perceptions sensibles, affectives, esthétiques, voire spirituelles avec les plantes ?
- L'art de regarder les plantes peut-il « sauver l'humanité » ou reste-t-il le privilège de quelques-uns ? Comment devenir des artistes de la transition nourricière ?

• EN CONCLUSION : des plantes pour retrouver ce que signifie « se nourrir »

« Il faut changer nos narratifs, et ça, ça se fait à partir d'une production de connaissances différentes »

Hernando Salcedo Fidalgo, médecin colombien, sociologue, chargé de mission ONG

Au cours de ces journées, l'avenir des nourritures a été conçu comme plus ou moins directement relié à l'avenir des paysans, à leur possibilité même d'exister. Ceci a conduit à faire remonter la dimension sociale au premier plan des échanges et à favoriser une optique de compagnonnage. Cette optique n'incluait pas explicitement les plantes comme êtres de relation et partenaires. Toutefois, les échanges ont laissé entendre que l'avenir dépend d'une réappropriation du rapport réel et vivant avec les plantes et les semences ; ceci par des populations qui pour le moment gèrent de loin des stocks et des flux, ou en font usage, et ne savent pas de quoi ni comment elles sont faites. Devant la montée actuelle du végane, le fait de sortir les plantes nourricières de l'impensé culturel pose cependant question. L'« apologie du végétal » converge-t-elle avec le mouvement animaliste ? Ou au contraire, est-elle une invitation à reconsidérer le compagnonnage plantes-animaux dans l'agriculture ? La question des interdits alimentaires et des normes culturelles qui entourent les nourritures rencontre aussi des contradictions et demande à être mise en débat. Ceci incite à renverser la proposition « nourrir l'avenir » en : « l'avenir de se nourrir ».

Que veut dire « se nourrir », non pas dans l'abstrait des compositions chimiques, mais en regard des relations de travail et de vie avec les plantes et les animaux ? Comment faire remonter cette question dans le concret et l'intégrité de l'agrobiosphère, en tant qu'elle constitue un tout organique au sein duquel nous habitons ?



© INRAE, Sylvie Pouteau

Notes dans le texte

i Pouteau S., Javelle A., Mouret S., Pignier N., Pinton F., Porcher J., (à paraître). PlantCoopLab, coopérer avec les plantes pour une alimentation durable, *Natures Sciences Sociétés*, 1-2024.

ii Pouteau S., Javelle A., Mouret S., Pignier N., Pinton F., Porcher J., 2022. Travail humain - Travail animal - Travail des « autres vivants », Note de synthèse, <https://hal.inrae.fr/hal-03566132>.

Participants praticiens

Ferme de Sainte Marthe

Philippe Desbrosses, administrateur, fondateur de l'Université Paysanne, paysan docteur en écologie

Isabelle Poirette, responsable du conservatoire de semences

Yohan Catenne, formateur, jardinier paysager et agroforesterie

Laetitia Wehrlé, mission cultures et animations, Potagers étudiants de Blois

Autres lieux

Frank Adams, artisan-semencier, maraîchage bio, formation professionnelle, Luxembourg

Luc Devaux, ingénieur en agriculture, jardinier-semencier, essais de variétés potagères, Eure

Philippe Grillas, maraîcher, micro-ferme bio sur le site 0.6 Planet, Dordogne

Stephanie Klaedtke, mission semences et santé des plantes à l'ITAB, Maine et Loire

Patrick Maliet, maraîcher bio-intensif, agriculture de conservation, formateur, Millançay

Michaël Monziès, créateur de Vasques Vives, ex paysagiste et biodynamiste, Cher

Laurent Pasteur, paysan-herboriste, apiculteur, Haute-Vienne

Victor Prévost, ingénieur recherche et développement, Genodics

Fabien Tournan, formateur-designer agriculture régénérative, Essonne

Participants chercheurs

Sophie Allain, sociologue, UMR SADAPT, Inrae, Campus Agro Paris Saclay

Karine Bonneval, artiste plasticienne, Cher

Véronique Chable, agronome et généticienne, UMR BAGAP, Inrae Rennes

Claire Damesin, écophysiologiste, Laboratoire ESE, Université Paris-Saclay

Anne Farruggia, zootechnicienne, UE Saint Laurent de la Prée, Inrae Charente

Solène Lemichez, ingénieure agronome, UMR BAGAP, Inrae Rennes

Céline Pessis, historienne des sciences, AgroParisTech, Campus Agro Paris Saclay
Hernando Salcedo Fidalgo, médecin coordinateur nutrition FIAN Colombie, sociologue attaché EHESS Paris

Maria-Fernanda de Torres, anthropologue, UMR Innovation, Inrae Montpellier

